

## 22. Vie de chien

Cet homme lit en moi comme en un livre ! Mon patron est vraiment quelqu'un d'extraordinaire. Il est vrai que diriger une entreprise n'est pas donné à tout le monde. Il faut un certain don de double vue.

L'entreprise de mon patron n'est pas une entreprise quelconque, c'est de décolletage industriel qu'il s'agit : nous fabriquons des rondelles. Des rondelles de toutes sortes et de matières variées : en acier, en plastique en caoutchouc.

Mon patron ne travaille pas pour n'importe qui : les entreprises de construction aéronautiques sont nos clients ! Excusez du peu ! Normes, contrôle qualité et délais de livraison draconiens, voilà ce que c'est que travailler pour l'aéronautique.

Je vous le dis, mon patron n'est pas n'importe qui ! Cela crée des jaloux, vous devez vous en douter !

Le premier d'entre eux est le délégué du personnel. Un petit être baveux de fiel, comme le décrit mon patron. Toujours à profiter de sa position pour faire du chantage à la production.

Comment il lui parle à mon patron ! Et il faut embaucher ! Et il faut diminuer les cadences ! Et il faut augmenter les salaires ! Et ci et mi et nanani et nananère ! Si c'était de moi, comme on dit, je te le licencierais séance tenante.

Mais mon patron est trop bon. Remarquez, je n'ai pas à m'en plaindre car où serais-je s'il n'avait pas posé sa main sur moi ? Mais je suis loyal, moi, et la loyauté est la qualité que j'apprécie entre toutes.

Mon patron m'a dit de ne pas m'occuper du délégué du personnel qui n'est qu'un rectumisé, je veux dire un sodomisé ou un analysé, je ne sais plus, et de me tenir à distance. Il doit sentir que je te lui passerais une avoinée mémorable et il veut peut-être le ménager. C'est de la haute politique.

D'ailleurs, mon patron est à tu et à toi avec le préfet qui est pourtant du côté du délégué du personnel, va comprendre. D'après ce que je vois, quand la politique est trop haute, elle devient à ma portée : je n'y comprends rien mais les autres non plus. Si ce n'était que de moi...

Je ferais n'importe quoi pour mon patron même si, parfois, il m'aboie dessus. Ça me motive. Enfin, c'est lui qui dit qu'il fait cela pour me motiver. En réalité, ça m'excite. J'essaie de prévenir tous ses désirs.

Quand il raccroche le téléphone avec fureur après des hurlements qui font rentrer la tête dans les épaules à tout l'étage, moi, je cours lui chercher un café. Les autres pètent de trouille, cela saute aux yeux. Même s'il me lance le café à la figure en me demandant ce que je veux qu'il en fasse, je ne lui en veux pas. Et pourtant ça brûle !

Cet homme lit en moi comme en un livre. Tenez, l'autre jour, je me tenais à côté de son bureau à danser d'un pied sur l'autre en me demandant ce que je pourrais faire pour lui complaire. Lui, vous n'allez pas le croire, il me grogne :

– Vas donc pisser si tu en as envie !

Comment a-t-il su que j'avais envie de pisser ? Cet homme a le don de double vue, je vous dis ! Je ferais tout pour lui.

Tenez, un autre jour, j'étais chez lui et il recevait des amis. Il avait fait un barbecue dans le jardin, je ne vous dis pas l'odeur ! J'en ai l'eau à la bouche rien que d'évoquer les côtes d'agneau bien grillées qu'il me lançait quand il n'en voulait plus. Ses amis avaient l'air furieux, pourtant ils avaient de quoi manger.

Bref, comme je le disais, les invités avaient l'air furieux et plus ils l'étaient, plus mon patron hurlait de rire.

– Tenez, vous allez voir – il leur dit – Régis ! – Je m'appelle Régis  
– Régis, fous-toi à poil et cours te jeter dans le fossé au fond du jardin !

- Celui avec les orties ?
- Tout juste !
- À poil... Complètement ?
- Non, tu peux garder ton slip !

J'aimais mieux cela, car il y avait des dames parmi les invités. Je me suis donc mis en slip et, de ma plus belle foulée, j'ai couru au fond du jardin où j'ai sauté dans le fossé plein d'ortie. J'ai même fait la bombe, comme à la piscine, uniquement pour la beauté du geste.

Je suis sûr qu'il n'y en a pas un parmi vous qui serait capable de faire ça. D'ailleurs je ne vous le conseil pas, bande de mauviettes ! Vous seriez capable de chialer et tout le monde se foutrait de votre gueule.

Moi ? Pas une plainte ! Je me suis fait fort de rester à la hauteur de l'inventivité de mon patron ! Je peux dire que ça les a scotchés, les invités. Ils avaient l'air furieux. Le dépit de ne pas être à la hauteur. Jaloux !

Et puis il y a eu cet événement qui m'a mis dans la lumière, si je puis dire. Comme dit mon patron, lorsque la chance passe, il faut la saisir par les cheveux. Je ne veux pas dire que la chance était de son côté, c'est même le contraire. Mais je crois qu'il sera fier de moi quand il reviendra : j'ai fait comme il a dit et j'ai saisi la chance par les cheveux.

C'est arrivé un samedi alors que je revenais chez lui, bredouille, après avoir fait la course qu'il m'avait demandée. Personne dans ce foutu bled n'avait pu me fournir l'échelle de carreleur ni la lime pour gaucher dont il avait besoin.

Comme j'entrais dans le jardin, je vis qu'il avait entrepris de vidanger son tracteur qui lui servait à tondre la pelouse. Il avait mis l'engin sur des chandelles et trafiquait, en se tortillant par là-dessous.

- Laissez, patron, je vais le faire !
- Va plutôt me chercher la clef de zéro dans l'atelier.

Et comme j'étais ennuyé de n'avoir pas trouvé les outils qu'il m'avait envoyé chercher, je me dépêchai d'aller quérir la clef demandée. Cela me coûte de le dire, mais encore une fois, je fis chou blanc.

Et pourtant son atelier était rangé comme une salle d'opération. Je n'en ai jamais vue mais je suppose que les instruments ne doivent pas traîner n'importe où. L'atelier de mon patron c'était pareil : chaque chose à sa place.

Mais de clef de zéro, point ! Comme je revenais lui avouer mon nouvel échec, au lieu de s'emporter, il me demanda d'aller chercher un balai.

– Un balai, tu vas pouvoir trouver ça, non ? J'ai des pierres qui me gênent, va donc chercher un balai pour les retirer !

Aller chercher un balai que je risquais de ne pas trouver alors qu'il était si simple de retirer ces pierres à la main ?

Je me précipitais vers le tracteur et retirait les grosses pierres qu'un imbécile avait mises devant les roues, allez savoir pourquoi.

Et c'est là que la chance est passée et que, un peu plus tard, j'ai été amené à la saisir par les cheveux. Car au même moment le tracteur a basculé sur ses chandelles et mon patron s'est trouvé coincé en dessous.

Évidemment, soupe au lait comme j'ai dit qu'il était, il s'est mis à m'injurier copieusement mais je ne lui en veux pas, allez ! Il ne pense pas ce qu'il dit !

Mon patron est parti à l'hôpital et il doit y rester trois semaines. On a craint tout d'abord un éclatement de la rate mais on nous a rassurés. Ce qui m'inquiète, c'est l'absence de direction.

Mon patron dit que les employés vont en profiter pour ne rien faire et que cela tombe mal car on a une importante livraison de rondelles à honorer. Je me demande si je ne pourrais pas apporter mon aide dans ces circonstances tragiques.

Bonne affaire, mon patron m'a appelé : après m'avoir injurié et traité d'imbécile, il s'est calmé. Il a besoin de moi. Il veut que je fasse le lien avec l'entreprise. Je vais transmettre ses ordres et lui rapporter tout ce qui se passe. Je vais être son chien de berger, en quelque sorte ! Vrai ? Je vais pouvoir mordre ?

Mon patron est trop bon avec les employés, il faut parfois montrer les dents. Lui, il ne peut pas, il est tenu par le préfet qui l'oblige à mettre la pédale douce.

Mais moi, le préfet, je n'en ai rien à foutre ! Il ne sait même pas qui je suis ! Je vais te me mettre tout ce petit monde au pas, que ça ne va pas traîner ! Alors je transmets les ordres du patron et je me marre en douce parce que, en fait, ce sont plutôt les miens !

Tout d'abord, fini les trente-cinq heures, bande de feignants. Vous ne lèverez le nez de vos machines que lorsque les cinquante mille rondelles seront décolletées, emballées et prêtes à être expédiées.

La secrétaire a quasiment fermé les yeux en tapant la circulaire, tellement cela lui semblait incroyable ! J'ai dit que j'allais la faire signer par le patron et je suis parti avec.

Cela m'a pris une bonne journée pour imiter sa signature. Je suis sûr qu'il en aurait ri aux larmes, tant il était habitué à ce qu'ils se la coulent douce, tous.

La circulaire signée a été affichée sur le panneau d'information et tous les employés sont venus défiler devant. Puis ils ont tous disparu dans les ateliers. Et voilà, ça vous la coupe, non ?

Chose étrange, je n'entends plus les machines. Je rapporte les événements au patron. Enfin, une partie seulement : je ne lui parle pas de la circulaire. Je lui dis que les employés ont regagné les ateliers sans mot dire, c'est tout.

– Ah, les braves gars, gémit mon patron. Je les avais mal jugés.

Dis-leur qu'ils auront une prime exceptionnelle de cinquante euros ce mois-ci !

– Vous ne voudriez pas écrire une note de service, patron ? Ils ne vont jamais me, croire !

– Bon, d'accord !

J'écris la note sur sa dictée et la lui fais signer. Une fois parti, je rajoute quelques mots dans les espaces que j'ai laissés : le délégué, viré. Ses adjoints, virés. Putain, qu'est-ce que je m'amuse ! Nom d'un chien, c'est grisant le pouvoir !

Je rapporte la note à l'entreprise. La secrétaire ne veut rien entendre pour taper la note. Elle est signée du patron, merde, à la fin ! Elle pourrait avoir un minimum de respect ! Je vais donc apposer la note telle quelle sur le panneau d'information en rajoutant la secrétaire parmi les virés. Non mais des fois !

Plus tard, dans l'après-midi, je reçois un coup de fil sur la ligne intérieure. La secrétaire me fait savoir qu'il y a une réunion et que j'y suis attendu.

J'entre dans la salle de réunion. Le délégué du personnel est là avec ses adjoints. Comme je m'avance vers eux en essayant d'avoir l'air sûr de moi, ils se mettent à taper des pieds sous leur bureau. Les injures fusent.

Je suis sûr de moi mais ça, je n'en ai pas l'habitude. S'il y a une chose que je ne supporte pas, c'est bien le mépris. J'entends des aboiements aux milieux des injures. Qu'est-ce qu'ils s'imaginent ? Que j'ai peur des chiens ? Il y en a un qui s'est levé et qui m'attrape par derrière.

– Non, mais tu ne crois pas que ça va se passer comme ça ! Il nous prend pour qui le patron !

Je suis rejeté de mains en mains, je reçois des gifles et des tapes méprisantes sur la tête. Ils m'ont pris en otage. Ils vont me séquestrer. Ils vont me taper, me frapper.

Puis soudain, le silence se fait. Le délégué syndical s'est levé. Un rayon de soleil qui glisse à travers les stores vient l'auréoler d'or.

Il lève la main. Les cris cessent, le silence se fait. Il n'y a pas à dire, ils lui obéissent au doigt et à l'œil. Il s'avance, son regard se pose sur moi. Il n'y a pas de méchanceté dans cet œil-là. C'est un type qui sait se faire obéir, c'est sûr ! Son regard chaud et légèrement moqueur pénètre en moi. Il est là pour me sauver, je le vois bien.

– Toi – me dit-il – tu as l'air d'un type réglo. Je dirais même : loyal. Je me trompe ?

Comment le sait-il ? Ce type a vu tout de suite que la qualité que j'apprécie le plus est la loyauté. Je comprends qu'il soit le délégué. Il mériterait même d'être le patron, le temps que le patron se remette.

C'est le patron qui sera content. Ce type a le don de double vu, c'est sûr. On ferait n'importe quoi pour lui. Il lit en vous comme en un livre.